

## L'effet Laval

Robert Major

Volume 17, Number 2 (50), Winter 1992

L'âge de la critique, 1920-1940

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200963ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200963ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

### ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Major, R. (1992). L'effet Laval. *Voix et Images*, 17(2), 302–310.

<https://doi.org/10.7202/200963ar>

Essai

## L'effet Laval

Robert Major, Université d'Ottawa

J'avais d'abord écrit «L'effet Lemire». Pour l'allitération, certes, mais surtout pour marquer ce qui est devenu une évidence: la position centrale de Maurice Lemire, cause, catalyseur, âme dirigeante de toute une série d'entreprises littéraires à la fois essentielles dans leur conception et remarquables dans leur réalisation. Mais, comme je voulais aussi aborder quelques ouvrages où Maurice Lemire n'a pas mis la main et qui émanent du même lieu, le titre actuel s'est imposé. Homme d'équipe, homme des projets collectifs, Maurice Lemire ne regrettera sans doute pas la modification du titre. L'allitération est peut-être moins réussie, mais la réalité mieux respectée. Pour rendre compte du nombre, de la diversité, de la qualité des volumes qui procèdent de l'Université Laval, année après année, sans doute faut-il la conjonction particulièrement heureuse de littéraires doués et dévoués et de structures intelligentes et efficaces. En somme, des collègues qui font équipe et un appui institutionnel stable: département, faculté, vicerectorat à la recherche, CRELIQ (Centre de recherche en littérature québécoise), Presses. Et c'est grâce à cet engagement exemplaire, à cette volonté tenace de personnes qui ont su créer des cadres d'action remarquables, que l'Université Laval continue, sans failles, depuis des années, de rendre d'insignes services à la littérature québécoise.

On a rendu compte, récemment dans ces pages, de quelques contributions importantes de cette équipe de collègues, active depuis 1971. Bernard Andrès (*Voix & Images*, n° 41, hiver 1989) a signalé l'apport considérable de Clément Moisan à la théorie de l'histoire littéraire et la fin (provisoire, avec le cinquième volume) de cette immense entreprise que fut le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Jacques Allard (*Voix & Images*, n° 44, hiver 1990) a rendu compte du colloque sur *L'Histoire littéraire: théories, méthodes, pratiques*, organisé par le même Clément Moisan et souligné le rôle moteur du CRELIQ de l'Université Laval pour les études littéraires québécoises. On n'a pu, malheureusement, recenser l'importante étude de Joseph Melançon, Clément Moisan et Max Roy sur la

formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec entre 1852 et 1967. Or, *Le Discours d'une didactique*<sup>1</sup>, en dégagant les contours précis de la formation commune à tous ceux qui, jusqu'à tout récemment, ont pris la plume au Québec, a contribué de façon notable à notre compréhension du phénomène littéraire au Québec. Il a fixé nettement le lieu d'où l'on parle, l'ensemble de prescriptions, de normes, de modèles, de valeurs particulier au milieu et constitutif de la doxa. L'histoire littéraire, de même que les analyses sur le style, la rhétorique, l'intertextualité des écrivains québécois ne sauraient désormais se passer de cette étude fondamentale.

Certes, à la lecture de ces titres et d'autres bien connus, la tentation est grande de cantonner les productions lavalloises dans le seul champ de l'histoire littéraire. La tentation de cette réduction est constante, tellement la feuille de route est impressionnante. D'ailleurs, j'y succomberai à mon tour plus loin en m'attardant surtout au premier volume d'une monumentale *Vie littéraire au Québec*. Mais pas avant d'avoir signalé au passage quelques autres volumes.

Et d'abord une entreprise qui, à première vue du moins, semble aux antipodes de l'histoire littéraire, le colloque sur *La Littérarité*<sup>2</sup>, organisé en 1989 par le CRELIQ et dont les actes sont publiés sous la direction de Louise Milot et de Fernand Roy. Place donc à la théorie littéraire et aux théoriciens, lancés à la poursuite de cette réalité insaisissable qu'est la littérarité, c'est-à-dire ce qui, dans les textes mêmes, fait qu'ils sont littéraires. Difficile, en quelques lignes, de rendre compte d'autant de contributions importantes au débat, à la fine pointe de la réflexion actuelle sur la notion. D'autant plus que les participants sont loin de s'entendre sur la définition de la littérarité, sur la pertinence de la notion, ou sur les limites à tracer à ses ambitions hégémoniques. Le lecteur, du moins celui qui n'a pas la tête théorique, est partagé entre, d'une part, un sentiment de découragement devant la complexité du problème dont la résolution lui semble reportée aux calendes grecques et, d'autre part, un émerveillement face à la fécondité de la notion. Car celle-ci alimente et un discours théorique soutenu, indispensable aux littéraires qui ne peuvent faire l'économie d'une réflexion sur l'objet de leur activité, et une pratique critique particulière, qui renouvelle l'analyse des œuvres. En effet, les nombreuses relectures proposées par les intervenants, soit pour justifier leur conception de la littérarité, soit pour battre en brèche celle de leurs adversaires, soit pour illustrer le lieu de saisie du «littéraire même» — relectures qui vont de *La Princesse de Clèves* à l'œuvre de Jacques Brault, en passant par celles de Rodolphe Girard, Camus et Bessette — me semblent les meilleurs indices de la richesse de la

notion. De toute façon, comme le dit si pertinemment Denis Saint-Jacques, le problème n'est pas que théorique. Il est aussi éminemment pratique. Si on veut faire une histoire de la vie littéraire, il faut tout de même savoir quels textes inclure dans le corpus et quels critères présideront à ce choix! C'est pourquoi une orientation comme celle proposée par Louise Milot, et qui retrouve écho ailleurs dans le recueil, visant à concilier théoriciens et socio-historiens de la littérature, intégrant analyses du texte et du contexte, est sans doute la voie la plus riche de promesses. En somme, cet ouvrage marque bien que les oppositions irréductibles des années soixante, éclatantes mais stériles (si ce n'est qu'elles ont enrichi le corpus des pamphlets!), sont bien dépassées et qu'un dialogue fécond s'est instauré, révélateur d'un grand souci d'intégration méthodologique.

Les étudiants de l'Université Laval ne sont guère muets pendant que leurs professeurs traitent ainsi de la scientificité éventuelle des études littéraires ou de la spécificité des textes littéraires. En témoignent quelques volumes, indications éloquentes de l'incorporation planifiée des étudiants à la recherche et du soin pris à assurer la relève.

Dans *Les Voies du fantastique québécois*<sup>3</sup>, Maurice Émond présente les analyses réalisées par les étudiants d'un séminaire sur le fantastique québécois. Ceux et celles qui font leurs choux gras de ce type d'œuvres, qui aiment bien se faire peur et qui, surtout, veulent rechercher les racines de ce trouble délicieux que produisent la rupture du réel et l'hésitation devant le normal, seront servis. Ils trouveront des analyses de divers monstres, pièges, ou formes de perversité qui provoquent la peur ou la suspension du sens du réel; ils trouveront également la présence fréquente, au cœur du fantastique, d'une féminité fatale. Fatale pour la femme ou pour l'homme, c'est selon: c'est-à-dire selon que la femme sera dévoreuse ou sacrifiée. Les analyses de ce recueil sont fréquemment sous le signe de Durand et de Bachelard, mais aussi de schèmes narratifs ou de schémas freudo-marxistes. Le corpus est québécois, évidemment, avec prédilection pour les Thériault, père et fille (Yves et Marie José). La facture de ces analyses est résolument scolaire, avec application de grilles, référencé protocolaire aux auteurs canoniques et multiples définitions du fantastique. Le contraire aurait été étonnant. Mais ce petit volume sans prétention et fort beau n'est pas inintéressant pour autant.

Autre entreprise estudiantine, les actes d'un colloque préparé par François Dumont et Frances Fortier du CRELIQ: *Littérature québécoise: la recherche en émergence*<sup>4</sup>. La formule est extrêmement intéressante

et tout à fait digne d'éloges. Pour la deuxième année consécutive le CRÉLIQ convoquait à un colloque interuniversitaire des étudiants diplômés d'universités où la littérature québécoise est étudiée, afin de leur permettre de faire état de leurs travaux. Merveilleuse occasion de rencontrer leurs pairs, de soumettre leur recherche à l'examen d'autrui, et de poser les premiers jalons d'une carrière qui, par définition, étant donné les racines et le sens profond de « professeur » et de « publier », sera publique. Ils et elles sont venu(e)s nombreux et vingt communications, représentant huit universités, sont ici publiées. L'effet est fort diversifié et inégal, aussi éclaté que les lieux d'origine, mais en même temps révélateur de certaines traditions ou de certaines tendances institutionnelles. Les représentant(e)s de l'Université de Sherbrooke étudient la réception ou l'édition littéraire, le représentant de l'Université de Montréal étudie le Montréal imaginaire, les personnes de l'Université Laval étudient le fantastique ou, renouant avec une vénérable tradition de cette institution (les premiers titres de la collection *Vie des lettres québécoises!*), s'intéressent à la mère ou au froid dans les œuvres, l'étudiant de l'UQAM analyse Aquin, les invité(e)s des universités anglophones ou étrangères étudient les œuvres, ceux et celles qui représentent l'Université d'Ottawa se partagent l'étude des œuvres et la réflexion théorique, le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. Le patron est assez clair. La recherche en émergence émane de terreaux bien différenciés, sur lesquels veillent d'ardents jardiniers, maîtres, au besoin, du forçage. Diversité qui est gage de richesse. La relève promet.

François Dumont, coresponsable de l'édition de ces actes, avait, l'année précédant le colloque, signé un petit livre sur la poésie de Gâtien Lapointe, fruit sans doute de sa thèse de maîtrise. *L'Éclat de l'origine: la poésie de Gâtien Lapointe*<sup>5</sup> se propose de dégager la profonde unité de la poésie de Lapointe; malgré les grandes différences thématiques et stylistiques entre les premières œuvres et les dernières, séparées par un silence de treize ans. Cette unité se trouve dans un fil conducteur: le rapport au temps. La première partie de l'étude parcourt, dans une série de chapitres très brefs, l'ensemble de l'œuvre du poète, saisissant les recueils dans l'ordre chronologique de leur publication et montrant l'évolution thématique qu'ils véhiculent. La seconde partie constitue une mise en contexte de cette poésie, en passant du plus général au plus particulier dans trois chapitres aussi brefs que les précédents. Le mythe de l'origine est décrit à partir de Mircea Eliade et de théories psychanalytiques pour montrer comment il est le leitmotiv fondamental de la littérature universelle; on passe ensuite aux thèmes de la naissance, de la fondation, du commencement en poésie québécoise,

poésie saisie comme une série de variations sur le même thème fondamental des origines; le dernier chapitre insiste sur l'isotopie de l'origine comme axe prioritaire du cheminement poétique de Lapointe.

Ce résumé rapide ne laisse pas deviner le plaisir ressenti à la lecture d'une étude succincte mais bien menée, ni le curieux sentiment de dépaysement éprouvé pendant cette lecture. L'analyse de François Dumont est étroitement apparentée à la critique de la poésie qu'on pratiquait dans les années soixante au Québec. En disant cela je ne formule pas un reproche; ce serait plutôt le contraire. Mettant intelligemment à contribution Mircea Eliade, Gilbert Durand, Gaston Bachelard, le critique cherche, dans un regard embrassant l'ensemble de l'œuvre, à saisir la totalité de cette aventure poétique, telle qu'elle est dans son jaillissement et dans sa constellation thématique. D'ailleurs, dans sa conclusion, François Dumont a le discernement de relativiser son étude, reconnaissant que cette œuvre si riche ne saurait être réduite à ce fil conducteur. Le thème de l'espace, en particulier, et le ton si personnel de Lapointe, chaleureux et authentique, constituent d'autres facettes d'une des grandes œuvres poétiques du Québec.

Pierre Rajotte, quant à lui, tout étudiant de l'Université Laval qu'il soit, est absent des deux lieux qui ont été évoqués ci-dessus, le séminaire de Maurice Émond et le colloque interuniversitaire du CRELIQ. Vraisemblablement parce qu'il s'occupait à préparer une belle étude (sans doute sous la direction de Maurice Lemire qui en signe la préface): *Les Mots du pouvoir ou le pouvoir des mots. Essai d'analyse des stratégies discursives ultramontaines au XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>6</sup>. D'emblée, Pierre Rajotte reconnaît qu'on a beaucoup commenté le discours ultramontain et que son ouvrage arrive après plusieurs autres. Toutefois, et par son corpus (les seules conférences du Cabinet de lecture paroissial, entre 1857 et 1867, au nombre de 149!), et par son objet (l'analyse des stratégies discursives ou des procédés argumentatifs mis en place par ces clercs canadiens et français), son étude lui semble justifiée. Il a d'autant plus raison que son analyse est bien menée et que la conférence publique (ou la «lecture» comme on se plaisait à dire à l'époque) est certainement, en Amérique du moins, le genre le plus pratiqué du siècle. Ralph Waldo Emerson et Mark Twain, Étienne Parent et Antoine Gérin-Lajoie sont des conférenciers avant d'être des écrivains. La population états-unienne ou canadienne ne lisait guère mais elle écoutait: conférences, discours politiques et sermons tout autant qu'histoires au coin du feu. Et le Québec, quant à lui, n'a guère connu autre chose. Il est passé, quasi sans médiation, de l'oral au visuel. Avant que la population, encore toute imprégnée d'oralité (contes et chansons, discours et sermons, puis radio) puisse apprivoiser l'écrit, on lui a flanqué la

télévision. Raison de plus pour s'attarder à une forme privilégiée de la littérature québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle, participant à la fois de l'oral et de l'écrit, et où plusieurs excellent.

Pierre Rajotte évite-t-il toujours le piège des analyses de contenu dans son étude? Je n'en suis pas convaincu. L'introduction, pour démarquer l'essai de ses devanciers, laisse présager une étude beaucoup plus rigoureusement rhétorique, voire pragmatique. L'analyse ne l'est qu'occasionnellement. D'ailleurs, l'organisation même des chapitres, thématique et notionnelle, rendait la chose difficile. Sachons reconnaître, néanmoins, que l'auteur «prête attention aux méthodes de raisonnement» (p. 16) des conférenciers et qu'il nous sert des textes savoureux, bien mis en valeur. Quant aux procédés argumentatifs comme tels, sans doute les présentera-t-il avec encore plus de rigueur dans la thèse qu'il prépare sur l'éloquence académique au XIX<sup>e</sup> siècle. D'ici là, ce premier livre contribue indéniablement et de façon très substantielle à «une meilleure compréhension de l'histoire littéraire et culturelle du XIX<sup>e</sup> siècle au Canada français» (p. 20).

Cette étude sur un phénomène littéraire important du XIX<sup>e</sup> siècle — important bien que marginalisé par les histoires littéraires traditionnelles — me conduit tout naturellement, en prolongeant mon mouvement de recul chronologique, à aborder la pièce maîtresse des efforts récents des collègues de l'Université Laval, le premier tome de leur ambitieuse histoire littéraire: *La Vie littéraire au Québec. I: 1764-1805. La voix française des nouveaux sujets britanniques*<sup>7</sup>. Préparée sous la direction de Maurice Lemire, cette histoire comprendra cinq tomes et couvrira la période se terminant en 1914.

L'entreprise est historique, d'une précision et d'une objectivité rigoureuses; son ambition est de présenter «un outil de référence à caractère scientifique» (Présentation). L'orientation est clairement indiquée par le titre du volume et le propos de la Présentation. «Cette histoire littéraire n'est pas principalement organisée autour des œuvres ou des auteurs.» Elle est une «étude des conditions d'émergence et du cheminement par lequel la littérature acquiert son autonomie et sa légitimation». Ainsi, l'histoire porte «sur l'ensemble des processus ressortissant à la production, au discours et à la réception de la littérature». La vie littéraire est donc saisie comme «champ» ou «espace» particulier, «formation» ou «domaine discursif», «institution» qui émerge et éventuellement se constituera, s'autonomisera, se désignera, deviendra objet d'étude et de savoir, avec, à chacune de ces étapes, des «agents» qui participent, de l'intérieur ou de l'extérieur, peu ou prou, à ce vaste mouvement collectif. «Les conditions générales», «les agents», «les

infrastructures», «la réception», autant de titres de chapitres de ce premier volume (seulement deux chapitres renvoient aux œuvres), qui désignent avec netteté où logent les rédacteurs. La littérature est une pratique sociale, tributaire d'un lieu et d'un moment, véritable faisceau qui dépend, par tous ses aspects, de la complexité et de la richesse du réel et qui ne saurait en être dégagé sans fausser l'objet de l'étude.

Cela est particulièrement vrai du moment étudié par ce premier tome. En effet, les rédacteurs sont bien conscients du paradoxe qu'ils véhiculent. Voici l'histoire de la vie littéraire d'une époque où il n'y a pas d'œuvres! «Aucune œuvre produite alors n'a été reconnue d'une qualité suffisante pour être retenue par la postérité.» (p. 1) Pas d'œuvres, pas d'écrivains. «Il est préférable de parler d'acteurs de la vie littéraire plutôt que d'écrivains.» (p. 130) C'est dire que les rédacteurs avaient tout un défi à relever. On comprend mieux, puisque les écrivains font défaut, leur insistance sur la constitution du champ littéraire comme objet privilégié d'étude. Car s'il n'y a pas d'œuvres, il y a indéniablement une vie littéraire. Les œuvres viendront plus tard, lentement, avec difficulté, et elles viendront parce que déjà, dans les décombres de la Défaite, s'effectue un sourd travail de fondation, dont ce volume relève toutes les traces. «Voilà l'objet de ce premier tome: le processus par lequel se met en place une vie littéraire autonome au pays.» (p. 1) L'objectif est bien réalisé, avec une exactitude dans l'information et une assurance dans l'ordonnance qui forcent l'adhésion.

Cet objectif est réalisé aussi avec une certaine élégance dans l'écriture. C'est soumettre un livre de référence à une dure épreuve que de le lire à la suite, comme s'il était un essai. Épreuve que ce volume surmonte admirablement bien. Œuvre de dix collaborateurs, il est d'une agréable unité de ton et de style et les répétitions sont peu nombreuses ou bien justifiées par la nécessité de synthèses partielles et progressives. Cette lecture, toutefois, pour ce qui est des détails biographiques, exige le recours constant au *Dictionnaire biographique du Canada* et, pour ce qui est d'une présentation sommaire des œuvres, au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Cela me semble un inconvénient et à tout moment j'aurais souhaité, dans un encadré et un texte serré, ou en note, trouver immédiatement réponse aux questions que suscitait ma lecture. Un outil de référence qui exige constamment le recours à d'autres outils de référence peut devenir lassant. Je le dis en reconnaissant qu'il est illusoire, par ailleurs, de penser tout trouver dans un seul volume, sous peine de le rendre prohibitif.

Mais puisque j'en suis aux réserves timides, j'en formulerais trois autres face à cette histoire littéraire qui, pour l'ensemble et dans le



détail, est une incontestable réussite. La première réserve est relative au texte de la Présentation, les deux autres aux limites chronologiques que se sont données les rédacteurs. Je crois qu'on aurait pu, au seuil de cette *Vie littéraire*, situer l'entreprise en regard des autres histoires, moins ambitieuses, qui l'ont précédée. Une brève histoire des histoires littéraires du Québec, un état de la question, aurait pu être d'un grand intérêt et d'une plus grande utilité encore pour celles et ceux qui se tourneront vers cet outil de référence. Et que dire de l'utilité de ce *status quaestionis* pour le chroniqueur en mal de comparaisons! Quant aux limites chronologiques, on pourrait s'étonner que les auteurs aient choisi 1764 comme date initiale du long processus fondateur. Certes, ils s'expliquent là-dessus dans l'Introduction, avec des arguments convaincants; d'ailleurs, la question est en partie académique puisque le premier chapitre, au titre médiatique (L'héritage), récupère, et de magistrale façon, tous les écrits de la Nouvelle-France. Reste, toutefois, que cette date sur la page couverture en fera sourciller certains, et pas seulement les disciples du chanoine Groulx. C'est en devenant possession anglaise que le Canada français aurait entamé sa longue marche vers l'expression littéraire autonome! Cette position peut se justifier avec certains arguments historiques (on pourrait en trouver tout autant pour l'infirmier), mais elle me semble idéologiquement indéfendable et je dois dire que je la regrette.

La date de clôture du cinquième tome projeté pourrait aussi en étonner plusieurs. La Présentation laisse deviner qu'en 1914 le champ est institutionnalisé, largement autonome, avec des tendances, une avant-garde, une réception critique et un statut universitaire. Les auteurs pourraient alors se reposer? Cela ne convainc guère. La vie littéraire continue après 1914, s'amplifie, d'aucuns diraient prend véritablement son envol beaucoup plus tard. Comment peut-on prévoir arrêter cette histoire de la vie littéraire en 1914? À moins qu'il ne s'agisse que d'une première phase. Les rédacteurs, en projetant ainsi de s'arrêter en pleine course et au moment où ça commencera à être intéressant, veulent-ils seulement se faire prier de continuer? Sur la foi de ce premier volume, je m'empresse de le faire. Cette *Vie littéraire au Québec* devra se déployer sur la même durée que le monument qui l'a préparée et dont elle est inséparable, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*.

1. Joseph Melançon, Clément Moisan et Max Roy, *Le Discours d'une didactique. La formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec (1852-1967)*, Québec, CRELIQ, coll. «Recherche», n° 1, 1988, 451 p.
2. *La Littérarité*, sous la direction de Louise Milot et Fernand Roy, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 280 p.

3. *Les Voies du fantastique québécois*, sous la direction de Maurice Émond, Québec, Nuit blanche, coll. «Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise/Séminaire», n° 3, 1990, 246 p.
4. *Littérature québécoise: la recherche en émergence*, sous la direction de François Dumont et Frances Fortier, Québec, Nuit blanche, coll. «Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise», 1991, 240 p.
5. François Dumont, *L'Éclat de l'origine: la poésie de Gatién Lapointe*, Montréal, L'Hexagone, coll. «Centre de recherche en littérature québécoise», n° 9, 1989, 95 p.
6. Pierre Rajotte, *Les Mots du pouvoir ou le pouvoir des mots. Essai d'analyse des stratégies discursives ultramontaines au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, L'Hexagone, 1991, 211 p.
7. *La Vie littéraire au Québec. I: 1764-1805. La voix française des nouveaux sujets britanniques*, sous la direction de Maurice Lemire, avec la participation de Aurélien Boivin, Anne Carrier, Jacques Cotnam, Gilles Dorion, Kenneth Landry, Hélène Marcotte, Pierre Rajotte, Lucie Robert, Denis Saint-Jacques, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 498 p.

## Le temps des bilans

Anthony Purdy, Université d'Alberta

«Je vais avoir cinquante ans et je ne laisserai à personne le soin de dire que c'est le plus bel âge de la vie. Le demi-siècle. En plus des rides, sans doute le temps des bilans<sup>1</sup>.» Ainsi Régine Robin dans son livre récent, *Le Roman mémoriel*, espèce d'autobiographie intellectuelle qui mêle archéologie du savoir et archéologie personnelle, en faisant le bilan d'une carrière universitaire qui embrasse vingt-cinq ans de recherche: de la «traversée offensive des savoirs» du milieu des années soixante à la transculturalité de la fin des années quatre-vingt. Certes, l'itinéraire intellectuel et existentiel de Robin est assez particulier et, bien qu'elle occupe un poste à la même université montréalaise que les auteurs des ouvrages recensés ci-dessous, sa position par rapport à l'institution littéraire québécoise est loin d'être aussi centrale que celle de trois anciens directeurs de *Voix & Images* (qui, d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, n'ont pas tous atteint la cinquantaine<sup>2</sup>). Et pourtant, malgré les différences évidentes d'expérience et d'optique, il y a sans doute assez de ressemblances et d'échos ici pour qu'on puisse parler d'un effet de génération. Quelle génération? Celle formée dans la foulée des belles années du structuralisme, du marxisme althussérien; à une époque d'optimisme intellectuel et épistémologique, dans un geste de conquête des nouveaux savoirs sur les